



Guerre en Ukraine: une société russe silencieuse mais atteinte dans ses tréfonds

Par Alain Barluet

Publié hier à 18:49 ,

Mis à jour il y a 2 heures



La photo d'un soldat russe sur laquelle on peut lire «Nous défendons la mère patrie» est exposée, le 9 février, dans une rue de Saint-Pétersbourg. *Dmitri Lovetsky/AP*

DÉCRYPTAGE - Prendre ses distances. Se replier sur soi. Fermer les écouteilles. Voilà la grande affaire de beaucoup de Russes au temps de l'«opération militaire spéciale».

Correspondant à Moscou

Un souvenir indélébile. Ce coup de fil, au tout petit matin du 24 février. Tatiana qui annonce au téléphone que «*Poutine a décidé d'attaquer l'Ukraine*». Sa voix blanche, où filtre une terreur que celui qui n'est pas né en Russie ne peut sans doute pas comprendre. Ce sentiment que «*désormais, tout est possible*», comme nous le dira l'opposant Lev Shlosberg, une des voix les plus courageuses de ce

pays. L'écho, aussi, du désespérant constat dressé il y a quelques jours par le politologue Andreï Kolesnikov: *«Il semblait que la Russie avait épuisé son lot de folie et de chagrin pendant les années Staline. Il s'avère que ce n'est pas le cas. Tout cela a été vain, le dégel, la perestroïka, les réformes, l'ouverture au monde, le boom de la consommation. Tout cela était réversible, par la volonté de celui qui tient le bouton nucléaire...»*

Un an a passé. Un souffle, et en même temps une éternité. Parfois, le quotidien de Tatiana, Moscovite d'une quarantaine d'années, se fissure avec des questions qui laissent pantois l'interlocuteur mais qui n'ont rien de feintes. *«Et si on nous déportait? Et si on nous envoyait tous en Sibérie pour construire les villes nouvelles projetées par Choïgou (le ministre de la Défense, NDLR) ?»* Et ce profond découragement lâché dans un souffle : *«Quel avenir pouvons-nous espérer? Comment va-t-on pouvoir élever nos enfants ici?»*

Le grand retour des «chuchoteurs»

Douze mois après le début de l'«opération militaire spéciale» - le terme officiel reste largement en usage -, le kaléidoscope de la société russe n'est pas facile à appréhender. Une facette peut refléter son contraire. Des réalités distinctes, voire contradictoires, complètent un même tableau. Il y a ces Russes, majoritaires, qui se taisent - c'est le grand retour des «chuchoteurs», qui retrouvent le réflexe d'autoprotection des années soviétiques - ou qui se cantonnent dans le déni. Il y a, à l'inverse, les zélotes du «monde parallèle», les «zombies» invariablement crantés sur le discours officiel tel celui tenu, mardi dernier encore, par Vladimir Poutine dans son «adresse à la nation»: en substance, *«l'Ukraine est un régime nazi, l'Occident cherche à nous détruire, la victoire ne peut nous échapper parce que la vérité est de notre côté...»*.

Il y a ceux que l'on sent atteints par le chagrin de la guerre et aussi les «résistants silencieux», comme disait le dissident soviétique Alexandre Galitch. Il y a les propagandistes furieux, tel le «journaliste» Vladimir Soloviev, qui promettent le feu nucléaire à la Grande-Bretagne et à la France, et puis il y a les patriotes que l'on sent sincères. Dmitri Kirilov était de ceux-là. Nous avons rencontré l'an dernier cet ancien parachutiste de 43 ans dans les locaux de Sova («hibou», en russe), le «club militaro-patriotique» qu'il dirigeait à Khimki, dans la banlieue de Moscou. Soixante-dix jeunes de 10 à 18 ans venaient deux fois par semaine au pied

d'immeubles sans âme pour suivre un entraînement physique, subir une formation militaire et s'imprégner de l'histoire et des valeurs de la Russie. «*Le plus important, pour un citoyen, c'est de connaître l'histoire de sa patrie, de respecter ses aînés et d'aider ses amis en difficulté, même au risque de sa vie*», nous avait dit Dmitri. Des propos dénués d'ambiguïté sur son positionnement dans le conflit, certes, mais sans expression de haine à l'encontre des Ukrainiens, ni panégyrique de l'«opération militaire», du moins en notre présence. Surtout des convictions et des valeurs qui manifestement l'animaient depuis longtemps. «*Nous ne parlons pas politique avec les enfants. S'ils posent des questions, nous les coupons*», nous avait-il assuré.

Dmitri Kirilov est parti au front, après la mobilisation partielle décrétée en septembre. Il a été tué le 28 novembre dans la région de Louhansk, dans le Donbass. Lors de ses obsèques, le 20 décembre, à Khimki, des larmes, de vraies larmes, coulaient sur les joues de «ses» jeunes alignés, en treillis militaire, pour lui rendre hommage. Il a reçu l'«ordre du courage» et le club Sova a été rebaptisé à son nom. Parlant de lui, sa veuve a concédé qu'avant de s'engager Dmitri regardait beaucoup les chaînes fédérales - les lessiveuses du grand décervelage russe...



Il semblait que la Russie avait épuisé son lot de folie et de chagrin pendant les années Staline. Il s'avère que ce n'est pas le cas

Andreï Kolesnikov, politologue

«*Les Russes soutiennent majoritairement l'opération militaire, à hauteur de 70 %. 15 % y sont opposés, et cela a assez peu changé au cours des derniers mois*», relève Arnaud Dubien, le directeur de l'Observatoire franco-russe à Moscou. Pourtant, les sondages créditent toujours Vladimir Poutine d'un fort appui des Russes: 79 % d'entre eux lui font confiance ; 76% approuvent sont action, selon un sondage Vtsiom du 17 février dernier. Répression, élimination de toute forme d'opposition, verrouillage des médias, corsetage idéologique au nom des «traditions» russes et du rejet de l'Occident, mise en coupe réglée de l'éducation et de la culture - dans la litanie des plaies de la Russie, il faudrait aussi inscrire cette capacité apparemment inentamée du chef du Kremlin à «parler» à la plus grande

partie d'une population qu'il connaît parfaitement, quitte pour cela à inverser les faits et à réécrire l'histoire...

Une capitale Potemkine

«Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, il n'y a pas eu de choc après la mobilisation», poursuit Arnaud Dubien, qui pointe la «volonté assez répandue parmi les Russes d'ignorer la guerre, de ne pas s'y intéresser, ce qui n'est pas toujours facile lorsqu'on a des mobilisés dans sa famille».

Prendre ses distances. Se replier sur soi. Fermer les écoutilles - voilà la grande affaire de beaucoup de Russes au temps de l'«opération militaire spéciale».

«Pourquoi se préoccuper de quelque chose que l'on a du mal à comprendre et sur laquelle on n'a aucune prise?», s'interroge Olga, une professeur de 32 ans.

Natalia, 40 ans, qui travaille dans la communication a, elle, choisi de se désabonner de la plupart des comptes Telegram qu'elle suivait et qui alimentent sans fin, et souvent sans grande fiabilité, la chronique de la guerre. Elle a conservé Instagram, officiellement bloqué mais que l'on peut consulter grâce au VPN. Et elle assume sans complexe de «faire l'autruche» comme tant de monde ici. *«Pourquoi me morfondrais-je alors que je ne suis pas responsable de cette situation?», dit la jeune femme.* La veille, elle a été au Théâtre Stanislavski, voir une opérette d'Offenbach, *Robinson Crusoé*. Salle comble pour un moment de divertissement sans nuages... Comment en serait-il autrement? Auteurs et acteurs opposés à la guerre ont été mis au ban... Moscou est une capitale Potemkine, où la vie n'a guère changé à première vue. Seuls quelques «Z», très rares, sur les façades et les photos de «nos héros», sur des panneaux publicitaires, rappellent que le pays est en guerre. On va au restaurant, les rayons des supermarchés n'ont pas désempli. Dans les centres commerciaux, certaines marques étrangères ont déserté, d'autres ont changé de nom. Mais qu'importe, au fond, si on achète maintenant ses jeans non plus chez Levi's mais chez JNS et si McDonald's s'appelle désormais «Vkousno i totchko» («C'est bon, un point c'est tout»)...



Pourquoi me morfondrais-je alors que je ne suis pas responsable de cette situation?

Natalia, 40 ans

«*La guerre est devenue comme une nouvelle normalité, une réalité permanente*», relève le journaliste Maxim Troudolioubov. Un bruit de fond, donc. À écouter Poutine, explique-t-il, cette «opération militaire spéciale» sans plan de sortie, sans définition précise de ce que serait une «victoire» pour la Russie, recèlerait des opportunités économiques. «*Les sanctions occidentales? Pas de problème, la Russie peut faire mieux, toute seule ou avec les pays amis...*»: combien de fois n'a-t-on entendu ce refrain?

Pas si simple. Silencieusement, la tempête gronde sous les crânes, et dans de nombreux foyers. «*La haine est entrée au sein de chaque famille russe*», déclarait récemment Alexeï Venediktov, le rédacteur en chef de la radio Écho de Moscou (fermée après l'invasion de l'Ukraine), dans un entretien au *Monde*. Entre parents, entre amis, des fossés se sont parfois creusés. Près de Podolsk, non loin de Moscou, deux retraités, Viktor et Alessia, ont vu leurs deux enfants trentenaires se déchirer: Alexandre soutient mordicus l'«opération spéciale» et adhère à fond au discours de Poutine ; Tania, sa sœur, militante antiguerre, a quitté le pays et ne compte plus y revenir tant que le maître du Kremlin n'aura pas déguerpi. Au moins 600.000 Russes sont partis à l'étranger depuis un an, provisoirement ou durablement. Parmi eux, nombre de diplômés à fort potentiel, notamment dans les nouvelles technologies. Entre ce flot d'exilés, la mobilisation de 300.000 hommes et ceux décimés à la guerre, le démographe Alexeï Raksha entrevoit des conséquences catastrophiques pour le taux de natalité. «*Il diminuera en 2024 d'au moins 10 % par rapport à son niveau de 2022. Jamais le pays n'aura connu aussi peu de naissances depuis la fin du XVIII^e siècle*», s'alarme cet expert.

Un détecteur de contenus interdits

Dès lors, des mécaniques profondes sont vraisemblablement à l'œuvre, estiment nombre de spécialistes. «*Nous assistons à une explosion de la politique dans une société apolitique*», souligne ainsi le sociologue Oleg Jouravlev. Son confrère Grigori Ioudine lui fait écho : «*Pendant longtemps, on nous a fait comprendre que la politique ne nous regardait pas, que nous devons nous occuper de nos carrières et de nos familles. Maintenant, la politique est entrée dans notre maison, et les gens réagissent à ce choc de différentes manières.*»



Les gens ont le sentiment que toute tentative pour exprimer leur colère ne serait qu'un coup porté à eux-mêmes

Grigori loudine, sociologue

Jusqu'à la révolte? Non. Aucune vague de mécontentement n'est en vue dans une société placée sous haute surveillance cyberpolicière. L'agence fédérale chargée des médias et des télécommunications, Roskomnadzor, vient de lancer Oculus, un moteur de recherche automatisé pour détecter les contenus interdits : contenus pro-drogue, propagande LGBT et, bien sûr, propos contre la guerre. Le système permet d'analyser plus de 200.000 images par jour. Plus de cent cinquante affaires pénales ont déjà été ouvertes pour «discréditation des forces armées», un délit passible de quinze années de prison. La plupart du temps, les algorithmes ne sont pas nécessaires, la délation «à l'ancienne» reste efficace... Alexandre Saïfouline, professeur dans un collège moscovite, en a fait les frais. L'enseignant saisit l'occasion d'un cours hebdomadaire imposé en septembre dernier dans les écoles, et intitulé «Conversation sur les choses importantes», pour donner son avis. Cette heure de «discussion» est théoriquement destinée à distiller le «narratif» officiel de l'«opération spéciale». Une séquence qui exaspère en fait de nombreux parents, lesquels préféreraient que ce temps soit occupé «utilement».

M. Saïfouline, donc, n'a pas hésité à évoquer les responsabilités russes dans le massacre de Boutcha, en Ukraine. Il a été dénoncé par ses étudiants et menacé, parvenant de justesse à fuir en Europe avant d'être arrêté. Une procédure pénale a été ouverte contre lui en Russie. Les actes de résistance individuels se sont multipliés néanmoins. Dans une cinquantaine de ville, des hommes et des femmes bravent la peur et les menaces d'interpellation en allant déposer des fleurs devant des monuments ou des lieux reliés à l'Ukraine - ainsi, à Moscou, au pied de la statue de l'écrivain Lessia Oukraïnka (1871-1913). *«Il y a deux ans, lorsque Alexeï Navalny (le principal opposant, incarcéré depuis janvier 2021), il y a bien eu des manifestations»*, rappelle le sociologue Grigori loudine. *«Les conditions n'existent plus, estime-t-il. Les gens ont le sentiment que toute tentative pour exprimer leur colère ne serait qu'un coup porté à eux-mêmes...»* .

À VOIR AUSSI - Ukraine: les sanctions contre la Russie sont-elles vraiment efficaces?

